

József Herman

L'ÉTAT ACTUEL DES RECHERCHES SUR LE LATIN VULGAIRE ET TARDIF

I.

Les recherches sur le latin tardif et sur ce que l'on appelle, d'un terme souvent contesté, le latin vulgaire, ont derrière elles une histoire déjà longue. En tenant compte des réflexions et des remarques plus ou moins occasionnelles sur le développement tardif du latin, on remonterait presque jusqu'à l'Antiquité, en tout cas jusqu'à Isidore de Séville. Si on s'en tient, sans vouloir aller si loin, aux recherches systématiques, continues et strictement linguistiques, on prendra plutôt comme point de départ le livre fondamental de Hugo Schuchardt sur le vocalisme du latin vulgaire, paru il y a bientôt 130 ans, entre 1866 et 1868. Depuis, on rencontre presque périodiquement des études qui s'efforcent de résumer la situation et les résultats des recherches, en décrivant ce qui s'appelle en anglais "the state of the art". Dans la section I. de la Bibliographie, j'ai énuméré en ordre chronologique ceux de ces travaux que je considère comme les plus importants. Il serait hors de propos de les analyser ici un à un, j'évoque simplement, parmi les plus récents, celui de B.Löfstedt (1983), qui s'étend aussi sur les éditions de texte et qui avance, dans le temps, jusqu'aux débuts de la latinité du Moyen Âge, et celui de Väänänen (1983), consacré en particulier, comme le montre son titre, aux études sur le problème de la différenciation territoriale du latin et faisant suite ainsi à un célèbre article de Tovar (1964).

Le résumé que je présente ici de mon côté n'est pas destiné à être une simple continuation ou un complément de ces études: je m'efforcerai de mettre en relief les développements - substantiels et très importants, à mon avis - qui se sont manifestés au cours des deux ou trois dernières décennies; or, puisque ces évolutions ont leurs racines, comme c'est normal, dans des périodes plus anciennes, je remonterai plus loin pour les présenter d'une manière adéquate - quitte à reparler, le cas échéant, de faits que mes prédécesseurs ont déjà traités, quitte aussi à renoncer à une présentation exhaustive des faits moins caractéristiques.

II.

Précisons d'emblée, pour la clarté de l'exposé, que les recherches dont nous allons rendre compte ont, historiquement, une double origine, ce dont elles portent la marque jusque vers le milieu de notre siècle.

Au XIXe siècle, le problème du latin vulgaire était surtout un problème de romanistes: il s'agissait de retrouver, surtout par l'étude comparative des langues romanes, le fameux "Volkslatein" de Friedrich Diez, ce latin populaire "caché" par la tradition écrite dont les langues romanes apparaissaient comme les descendants authentiques et directs. Ce faisant on recourait peu ou pas du tout aux textes latins eux-mêmes, certains - comme, entre autres, W.Meyer-Lübke dans un ouvrage de jeunesse¹ - considéraient même que le latin vulgaire était une langue en somme différente du latin écrit et littéraire, une sorte de "seconde langue", dont l'étude ne serait que faussée par les monuments écrits.² D'où la pratique - courante en linguistique romane - de n'utiliser des faits, des formes puisés aux textes latins que subsidiairement, comme des preuves ainsi dire secondaires, et prises d'ailleurs le plus souvent de seconde main. Cette méthode a sans doute connu des succès appréciables, dans la recherche étymologique notamment, ou en permettant de préciser les caractéristiques communes de la préhistoire des langues romanes. Elle ne pouvait par contre aboutir qu'à des résultats peu convaincants, parfois arbitraires quand il s'agissait d'éclairer la marche effective de la transformation du latin en langues nouvelles, la chronologie et les mécanismes de cette transformation.³ Elle comportait aussi un autre danger: le point de départ du développement roman étant constitué ainsi par une langue hypothétique, reconstruite, la tentation était grande de concevoir et de présenter cette langue comme une langue autonome, différente du latin, ayant sa grammaire, son vocabulaire; dans l'introduction de plus d'un manuel de linguistique romane, nous voyons ainsi le "latin vulgaire" décrit comme s'il s'agissait d'une réalité bien circonscrite, d'un idiome véritable.

¹ Il s'agit exactement de sa contribution à la première édition (Strassburg 1988) du *Grundriss der romanischen Philologie* de G. Gröber, I.351-382.

² C'est à cet égard justement que l'ouvrage de H.Schuchardt, que nous avons évoqué plus haut, constitue une importante et même géniale exception: autant et plus que sur des déductions théoriques, Schuchardt fonde son exposé sur une masse imposante de données puisées à des sources latines, inscriptions et manuscrits.

³ On rappellera que le livre capital et pourtant fort discuté de W.von Wartburg sur la fragmentation linguistique de la Romania (*Augliederung der romanischen Sprachräume*, Berne 1950) prétend décrire et même expliquer le processus de différenciation territoriale du latin sans recourir à des données latines directes.

D'un autre côté, les origines de notre discipline remontent à certaines recherches consacrées en particulier à l'analyse linguistique de textes latins (littéraires ou autres) dits tardifs, donc postérieurs au IIe siècle environ, plus ou moins détachés des idéaux stylistiques du latin classique, présentant même - sous la forme de "fautes de langue" systématiques ou fréquentes - des innovations grammaticales par rapport à ce dernier. Nous énumérons quelques ouvrages importants appartenant à ce courant, en ordre alphabétique des noms d'auteurs, dans la section II. de notre Bibliographie. Comme l'importance de la littérature chrétienne dans le développement tardif du latin a toujours été évident, il n'est pas étonnant qu'une des premières grandes monographies de ce type soit consacrée aux particularités de la langue des traductions bibliques - il s'agit de la célèbre et toujours indispensable étude de H.Rönsch sur la langue des traductions bibliques, de 1875. Mais la véritable éclosion vient plus tard: relevons en particulier l'importance du grand travail de Marc Bonnet sur le latin de Grégoire de Tours, démontrant implicitement que les "vulgarismes" de Grégoire sont des faits *latins* et qu'il n'y a pas de solution de continuité entre latin tout court et évolutions "vulgaires"; cela ressort plus clairement encore du premier ouvrage, magistral, de Einar Löfstedt, consacré à la fameuse pérégrination d'Egeria (à l'époque, on supposait encore que le nom de l'auteur était Aetheria). Le plus grand mérite de ce courant, dont le représentant le plus fertile et le plus prestigieux fut justement le suédois Einar Löfstedt, est d'avoir montré que la bipartition, la dichotomie entre latin "littéraire" et latin "vulgaire" est un mythe: il y a une histoire globale du latin, langue à multiples variantes, caractérisée par la présence d'une tradition écrite certes conservatrice mais, à la longue - certaines évolutions culturelles, sociales et religieuses aidant - nullement impénétrable à l'influence de la langue quotidienne, de la langue parlée. Cette dernière avait elle-même plusieurs variantes, dont l'une, celle des couches peu ou point influencées par le prestige de la tradition, était fortement "vulgaire" et présentait, avec le temps, des traits préromans de plus en plus nets et nombreux; pourtant, même ces variantes subissaient de leur côté l'influence omniprésente de la tradition écrite.

Le lien étroit entre parlé et écrit fut également démontré, sur un autre plan, par les premières grandes études sur les inscriptions d'une province déterminée (évoquons la thèse de J.Pirson sur la Gaule et celle de A.Carnoy sur l'Espagne). Il apparut en effet que, pour l'essentiel, les inscriptions des provinces ne présentaient aucune caractéristique dialectale claire, leur langue n'apparaissait pas comme moins homogène, à cet égard, que celle des oeuvres littéraires. L'étude du latin vulgaire est donc devenue, dans le cadre de toutes ces oeuvres, une affaire de latinistes, une branche un peu spécialisée, peut-être mal dénommée, de l'étude historique du latin, en particulier du latin postclassique, tardif.

A vrai dire, ces deux traditions de recherche, celle des romanisants et celle, plus ample, plus fortement liée aux textes, des études historiques sur le latin tardif - consacrées pourtant, au fond, à la même étape historique de la même langue - ne se

sont rejointes que rarement, et plutôt tard. L'ouvrage postume d'Einar Löfstedt, intitulé *Late Latin*, paru à Oslo en 1959 et qui constitue un résumé magistral de son enseignement présente déjà, pourtant, une ouverture vers les langues romanes, et certaines oeuvres, en gros contemporaines, réalisent une véritable fusion des deux approches. Citons, comme exemples de cette rencontre, l'ouvrage fondamental de V. Väänänen sur le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes, ou celui de Bengt Löfstedt sur la langue des lois longobardes (v. la section II de notre Bibliographie): dans les deux études, l'analyse s'effectue dans la perspective et avec les méthodes de la linguistique historique du latin, les auteurs se réfèrent cependant constamment, lorsque c'est indiqué et possible, aux futures évolutions romanes, et créent ainsi des études sur l'ensemble du développement allant du latin vers le roman, dans une période et dans un milieu géographique donnés.

III.

C'était donc, en gros, la situation jusque vers le milieu de ce siècle. Il y eut cependant, dès cette époque, dès avant même, des développements nouveaux et importants dans les conditions générales de la recherche, qui ont eu, sur nos disciplines, une influence déterminante. Nous les indiquerons très brièvement.

1. Depuis l'entre-deux-guerres, en particulier dans les décennies qui ont suivi la deuxième guerre mondiale, de très grands progrès ont été réalisés dans la connaissance et la publication des textes latins tardifs et "vulgaires". Dans la plupart des cas, il s'agit de textes plus ou moins connus, mais réédités d'une manière plus pratique, plus accessible, plus sûre, plus complète. J'énumère, dans la section III de la Bibliographie, à titre d'exemples et sans aucune intention de fournir une liste complète, de nouvelles éditions de textes bibliques, quelques nouveaux recueils d'inscriptions reprenant ou complétant le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, et quelques publications de documents récemment découverts. Il y a en effet certains textes inconnus ou laissés hors de considération auparavant; je pense par exemple aux lettres d'affaire de l'affranchi Eunus, des premières décennies de notre ère et publiées récemment à Heidelberg, ou aux tablettes de bois en provenance de Vindolanda, en Angleterre, également des premiers siècles de l'Empire. Incidemment, ces deux ensembles de textes, sans doute très proches de la langue parlée de tous les jours, prouvent même à première vue - malgré quelques décalages entre prononciation et orthographe héréditaire, quelques flottements dans la morphologie - que la distance entre la langue de tous les jours et celle représentée par les textes classiques était encore minime au début de notre ère, et qu'il ne s'agissait sûrement pas d'un "préroman" parlé, occulté par les textes écrits.

2. Au cours des dernières dizaines d'années, les conditions de la recherche se sont renouvelées grâce au développement des disciplines limitrophes, des disciplines relatives au cadre historique, sociologique, démographique etc. de l'évolution linguistique du latin. Le sujet est tellement vaste que je dois me contenter ici

d'indications générales, puisque les oeuvres et les noms se compteraient, même dans une liste d'exemples, par centaines. Rappelons pourtant que nous disposons de connaissances bien plus précises qu'auparavant sur l'économie du monde antique et en particulier de l'Empire romain, sur les mouvements de populations, sur des détails importants du point de vue de l'interprétation des textes comme les techniques de l'écriture et en particulier de l'épigraphie, sur la sociologie culturelle (en particulier sur la connaissance de l'écriture, la diffusion et l'extension des oeuvres écrites), sur les conditions sociales et ethniques dans les anciennes provinces latinisées de l'Empire, et ainsi de suite. Fait capital: nos connaissances et notre documentation se sont multipliées, dans certains cas entièrement renouvelées au sujet de l'entourage linguistique du latin avant et au cours du premier millénaire de notre ère, c'est-à-dire les langues qui sont d'habitude traitées de langues de "substrat" ou de "superstrats", et qui, en dehors même de toute théorie de "-strats", ont certainement influencé l'évolution du latin, ne serait-ce qu'à travers les innombrables situations de bilinguisme. Ainsi, l'image que nous pouvons tracer de la situation linguistique prélatine de la Péninsule Ibérique diffère profondément des idées que l'on pouvait avoir à la fin du XIXe siècle; pour le gaulois, nous disposons d'une documentation relativement riche, précise, bien ordonnée, et une image enrichie en ce qui concerne l'extension et les branches du celtique continental; pour l'Italie, nos connaissances de l'étrusque sont désormais relativement précis et contrôlables, nous avons des connaissances presque systématiques sur le vénète et des idées nouvelles et plus précises sur un nombre de dialectes italiques dans les environs de Rome; pour les Balkans, nous sommes en mesure de passer en revue les restes de la langue dite illyrienne - et l'énumération serait susceptible d'être continuée.

3. La véritable nouveauté dans les conditions de la recherche se situe cependant au niveau de la linguistique elle-même. Au cours des dernières décennies, la linguistique générale et théorique, de même que la linguistique dite appliquée ont produit des résultats précieux du point de vue de la linguistique historique, en ont rénové les méthodes d'approche et d'interprétation. Les faits sont connus et font partie désormais de l'histoire de la linguistique au XXe siècle, il suffit de rappeler brièvement les plus marquants. On sait, d'une part, que les dernières décennies ont mis à la disposition de la linguistique historique de nouvelles ressources pour la représentation et l'interprétation des changements, on peut évoquer notamment la phonologie historique, dont les origines remontent aux alentours de 1930, ou certaines nouvelles théories morphologiques, comme la morphologie dite "naturelle", ou l'application de considérations typologiques à l'histoire, ou enfin - et surtout - des approches structurelles et fonctionnelles conséquentes, qui obligent les chercheurs à situer les changements dans l'ensemble des modifications du système linguistique. Il convient de penser, d'autre part, aux progrès des méthodes quantitatives, et, plus récemment, à l'utilisation des ordinateurs qui permettent de manipuler des masses considérables de données. Finalement, évoquons un développement dont l'impact, dans le domaine justement des recherches diachroniques sur le latin, est certainement

considérable, mais encore difficile à évaluer dans toute son ampleur: l'apparition d'une sociolinguistique systématique, appliquée notamment aux changements linguistiques et qui, ayant recours également aux outils conceptuels de la psycholinguistique, nous permet d'arriver à une vision nouvelle des facteurs et des voies de diffusion des innovations, ainsi que des contacts de langue, des états de bilinguisme, de plurilinguisme et de diglossie.⁴ Il est clair que ces théories et ces méthodes ouvrent des perspectives nouvelles aux études sur l'extension du latin et sur ses altérations à diverses époques et dans divers milieux.

IV.

Les conditions générales dont je viens de faire état, jointes à un regain d'intérêt qui s'est manifesté, depuis 1960 environ, pour les études de linguistique historique, ont produit une effervescence nouvelle, une activité renforcée dans le champ de nos recherches.

Cette activité a eu des signes pour ainsi dire extérieurs.

Au cours de la dernière décennie, notre domaine a été l'objet de plus de discussions organisées, de réunions internationales que cela n'avait été le cas au cours de toute l'histoire de la discipline depuis Schuchardt. Ainsi, sous l'impulsion d'un groupe de savants - dont G.Calboli, E.Coseriu, J.Herman, V.Väänänen - un premier Colloque international sur le latin tardif et vulgaire fut organisé dans la ville hongroise de Pécs, en 1985. Malgré ses dimensions modestes (23 membres de 13 pays), ce fut un succès, et les participants ont décidé de continuer: le deuxième Colloque de la série eut lieu à Bologne en 1988, le troisième, avec déjà plus de 50 participants, en 1991 à Innsbruck en Autriche, le quatrième, avec un nombre bien plus grand de membres, en 1994 à Caen, et un cinquième doit avoir lieu à Heidelberg en 1997. Comme le montre notre Bibliographie (cf. Section IV), les actes de tous les colloques ont été publiés (ceux du dernier, tout récent, sont également sous presse), avec des articles en général précieux, couvrant une gamme de sujets très étendue, et fort bien accueillis par la critique.

Indépendamment de cette série de colloques spécialisés, une Table ronde portant le titre "Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages",

⁴ Fournir une bibliographie, même indicative, serait impossible: il s'agit de toute l'histoire de la linguistique moderne. Evoquons seulement des noms, choisis non sans un certain arbitraire, qui pourront servir de points d'ancrage, pour les intéressés, à des recherches bibliographiques: pour la phonologie historique, on pensera - en relation entre autres avec nos études - à A. Haudricourt et A. Julliard, à A. Martinet; pour la morphologie naturelle, à W.Dressler et à U.Wurzel, pour la typologie, à R.Jakobson lui-même, ou à Th.Venneman, pour l'approche structurelle et fonctionnelle, c'est encore le nom de Martinet qui émerge parmi les auteurs qui ne se comptent plus, ou encore celui de S.C. Dik et de ses nombreux élèves; quand il s'agit des bases désormais systématiques d'une approche quantitative, on pense p.e. à G.Herdan; pour l'application historique de la sociologie, il suffira sans doute de rappeler le nom du pionnier, W. Labov.

consacrée à la situation linguistique à l'époque de la transition entre latin et roman, fut organisé par le chercheur anglais Roger Wright à l'occasion du IXe Congrès international de linguistique historique, en août 1989, à l'Université Rutgers (New Brunswick), aux Etats Unis. Cette Table ronde a également donné naissance à un volume intéressant (v. Bibliographie, Section IV) que nous évoquerons encore.

Enfin, dans le cadre du dernier Congrès International de Linguistique Romane, à Zurich en 1992, J. Wüest et J. Herman ont organisé une section entière du Congrès, consacrée aux problèmes linguistiques de la transition entre latin et roman, avec une Table ronde à la fin pour résumer les travaux. Les exposés tenus à cette occasion, ainsi qu'un résumé des discussions par les organisateurs peuvent être lus maintenant dans les Actes du Congrès (cf. notre Bibliographie).

Ont également vu le jour des recueils d'articles dus à l'initiative des éditeurs: relevons entre autres deux importants volumes de 1983 consacrés à la situation linguistique et à l'évolution du latin pendant l'Empire, dans la série bien connue intitulée "Aufstieg und Niedergang de römischen Welt", faisant d'ailleurs suite à un recueil paru à Bonn dès 1980, consacré aux langues dans le monde romain à l'époque de l'Empire (voir pour tout cela notre Bibliographie, fin de la Section IV). Nous serons amenés de reparler de certains articles parus dans ces volumes.

V.

Il est temps de passer au plus important, à l'analyse des tendances principales qui se manifestent dans notre domaine au cours des dernières décennies et en particulier au cours de ces dernières années, et - naturellement - aux ouvrages les plus caractéristiques qui représentent ces tendances. Il ne peut pas s'agir d'une énumération exhaustive: par la force des choses, nous sommes obligé de choisir, et notre choix pourra ne pas coïncider avec celui qu'opérerait un autre.⁵

1. Le nouvel élan de nos études n'a aucunement entraîné l'abandon des genres et des types d'investigation traditionnels. Les études monographiques détaillées consacrées à la langue d'un auteur déterminé ou à un ensemble délimité de textes ont toujours été présentes parmi les travaux sur le latin dit vulgaire, et nous avons fait état plus haut de quelques-uns parmi les premiers grands exemples de cette lignée (v. plus haut, ch.II). Au cours des deux dernières décennies, il y a eu de nouveaux ouvrages qui, tout en étant conformes à cette tradition, avaient pourtant profité des récents progrès méthodologiques et théoriques. Je mentionne à titre d'exemple le livre du savant britannique J.N. Adams, consacré à la langue du soldat Claudius Terentianus, dont les lettres sur papyrus, adressées à son père, dictées plutôt qu'écrites en Egypte dans les premières décennies du IIe siècle de notre ère,

⁵ Les ouvrages mentionnés dans ce chapitre sont inclus dans la section V. de la Bibliographie, groupés selon les sous-chapitres et, à l'intérieur de ces sous-chapitres, dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs.

fournissent un précieux témoignage de l'usage des milieux pratiquement illettrés dans les premiers siècles de l'Empire. Il ressort avec évidence de l'analyse d'Adams que cette langue, dont certaines particularités, notamment dans la syntaxe des pronoms et des cas, préfigurent déjà de futures évolutions romanes, est pourtant indubitablement du latin, et n'est séparé par aucun abîme de la langue des oeuvres conformes à la tradition écrite. C'est ici qu'il convient d'évoquer le dernier grand ouvrage du doyen de notre discipline, V.Väänänen: profitant de la récente et belle édition de la Pérégrination d'Égérie,⁶ Väänänen a procédé à une étude descriptive minutieuse de ce texte célèbre: il ressort de cette étude que, à cette date relativement tardive et chez un auteur qui n'avait certainement pas eu une formation littéraire classique - et n'avait pas la prétention de faire étalage de culture - l'armature essentielle, la "morpho-syntaxe" de la grammaire latine fonctionnait encore sans dérogations graves; et pourtant, cette même langue laisse déjà entrevoir - à travers les préférences de l'auteur, ses apparentes négligences, à travers les glissements et les "irrégularités" occasionnelles dans l'emploi de règles pourtant vivantes - un développement net vers de futures structures romanes (progrès des structures prépositionnelles au détriment de la simple forme casuelle, progrès de l'ordre SVO, fréquence et variété des complétives à conjonction à la place de l'Acc.c.Inf., etc.).

L'étude des particularités linguistiques de communautés, de groupes sociaux déterminés, sur la base, en général, d'un *corpus*, d'un ensemble déterminé de textes est, dans son principe, similaire à ces études monographiques. Dans ce domaine encore, il y a eu des résultats appréciables au cours des dernières décennies.

Les recherches sur le latin des chrétiens remontent à des périodes bien plus anciennes que celle que nous envisageons.⁷ Dans ce domaine encore, les recherches ont continué. Il est clair désormais - comme cela ressort d'un important article récent de R.Coleman (cf. Bibliographie) - que le latin des chrétiens n'existait comme variété linguistique distincte et plus ou moins homogène que dans le domaine du vocabulaire spécialisé relatif à la doctrine chrétienne, au culte et à l'organisation ecclésiastique; par ailleurs, ce latin connaissait une stratification que rien ne distinguait de la stratification du latin tout court, avec une variante "haute", littéraire, et des variantes plus ou moins "vulgaires" comme, en particulier, la langue de la Bible latine. Évoquons à titre d'exemple une autre "langue de groupe", plutôt une variante stylistique et lexicale liée à une communauté déterminée, d'importance

⁶ Il s'agit de l'édition due à P.Maraval (Égérie. Journal de voyage [Itinéraire]. Sources Chrétiennes, n.296. Paris, 1982). Résumant et complétant les recherches philologiques récentes relatives à Égérie, Maraval a également contribué à fixer notre position en ce qui concerne, entre autres, le nom de la pèlerine, sa patrie (le Nord-Ouest de l'Espagne) et la date probable de l'oeuvre (fin du IV^e siècle).

⁷ Nous avons fait état plus haut (ch.II) de l'ancienne monographie de Rönsch sur la langue des traductions bibliques. C'était pourtant, dans la première moitié de ce siècle, l'école de Nimègue, se rattachant à l'activité de J.Schrijnen et surtout de Chr.Mohrmann, qui a fait progresser ces études. Pour une évaluation critique de ce courant de recherches, on se reportera surtout au Late Latin d'Einar Löfstedt (v.la section II. de la Bibliographie).

évidemment bien moindre que le latin des chrétiens, mais par contre bien plus nettement et exclusivement liée à l'usage parlé, vulgaire: il s'agit de la "langue" des soldats, du *sermo castrensis*, objet d'une bonne description (sur la base d'un recueil de textes) par M.G. Mosci-Sassi; ici encore, il ne s'agit pas de langue spéciale, mais d'un vocabulaire *sui generis* et souvent, d'une crudité de style caractéristique.

2. Dans la lignée d'une autre tradition de la recherche sur le latin vulgaire - celle qui consistait à rechercher les traces d'une différenciation territoriale, d'une sorte de dialectalisation de l'usage parlé (tradition inaugurée, comme nous l'avons vu plus haut, ch.II, par des oeuvres comme celles de Pirson et de Carnoy) - on note dans les dernières décennies un regain d'intérêt pour ce que j'appellerais la géographie linguistique du latin tardif et vulgaire, problème nécessairement lié à celui de la formation des diverses régions - et des diverses langues - romanes. Le livre de Wartburg sur la fragmentation de la Romania (v. plus haut, n.3) étant trop lié aux théories des "strats" et trop peu soutenu par ce que nous savons du latin lui-même, il était clair que la question devait être reprise. La véritable nouveauté, dans ce domaine, est apparue dans l'application de méthodes statistiques plus ou moins sophistiquées aux matériaux recueillis dans des inscriptions dites vulgaires, en particulier chrétiennes. Avec des approches différentes, ce travail a été entrepris à deux endroits surtout: aux États-Unis, par P.A.Gaeng et S.W.Omeltchenko, et en Hongrie - plus tard en Italie - par J.Herman et quelques collaborateurs. Jusqu'ici, le résultat positif et, pour l'essentiel, concordant de ces recherches est d'avoir démontré que, dans les derniers siècles de l'Empire et au milieu du premier millénaire, la présence de fines différences phonétiques et morphologiques (ces dernières surtout dans la flexion des noms) est déjà démontrable d'une région romanisée à l'autre, sans qu'il soit pour autant possible de parler d'une véritable et nette dialectalisation. Il est également clair que certaines de ces différences préfigurent, indirectement et de loin, certains évolutions romanes. Le problème a suscité d'autres travaux également, on rappellera le livre de Mihaescu sur les inscriptions des provinces danubiennes, celui de J.Fischer sur la latinité danubienne, oeuvres qui corroborent, pour les provinces de l'Est, les résultats obtenus ailleurs. Certes, pour ce qui est de la préhistoire des langues romanes, ces recherches, en résolvant certains problèmes, en posent bien d'autres - toujours est-il qu'elles manifestent un intérêt salutaire pour le mécanisme, le déroulement concrets de la transformation du latin en langues romanes.

3. Après ces deux groupes d'ouvrages qui traitent des problèmes en somme traditionnels avec des approches au moins partiellement nouvelles, abordons un groupe d'écrits qui constituent pour le latin vulgaire et tardif, une nouveauté considérable: il arrive en effet de plus en plus souvent qu'il y ait un rapprochement, une sorte d'interpénétration entre notre champ de recherches et, d'autre part, la linguistique générale et théorique. De plus en plus de linguistes se rendent compte du fait que le processus de la transformation du latin en langues nouvelles est un phénomène qui promet des enseignements importants à la linguistique générale elle-même - d'autre part, l'idée se répand également que la linguistique théorique

moderne peut contribuer aux solutions qui se posent dans le domaine de l'évolution tardive du latin.

Quant aux essais qui consistent à appliquer à l'examen du latin tardif des point de vue structurels ou fonctionnels conséquents, les exemples deviennent abondants. Mentionnons G. Calboli et ses élèves à Bologne: dans de nombreux et volumineux articles ces chercheurs s'attaquent aux processus historiques sans doute reliés entre eux qui transforment, dans le domaine de la syntaxe et de la morphologie, la structure latine en structure romane. Ils s'intéressent par exemple aux liens entre l'effacement de la déclinaison, l'apparition graduelle d'un précurseur de l'article et les transformations de l'ordre des mots, transformations qui ont des conséquences sur l'évolution postclassique de *accusativus cum infinitivo* également. Mentionnons d'autre part l'éminent latiniste hollandais H. Pinkster, qui s'intéresse de plus en plus souvent aux problèmes du latin tardif et vulgaire. Il a eu le mérite d'avoir mis en lumière le fait, par exemple en analysant les particularités de l'ordre des mots en latin ou le fonctionnement des cas de la déclinaison, que même certains faits du latin classique s'éclairent mieux si on tient compte de la future évolution tardive. J'ai essayé moi-même, dans quelques articles, élucider certains problèmes généraux de l'évolution de la structure grammaticale, par exemple l'interaction entre développement phonologique et développement morphologique, entre modifications de l'ordre des mots et celles d'autres particularités morpho-syntaxiques, en prenant comme exemple des faits de l'évolution grammaticale tardive du latin.

Deviennent de plus en plus nombreuses les tentatives en vue de décrire et d'expliquer des processus d'évolution du latin tardif ou du préroman grâce à l'application de considérations typologiques, en ayant recours notamment à la typologie dite de Greenberg fondée sur l'ordre des termes dans la phrase. Un exemple caractéristique et influent a été, dans ce domaine, un article de Adams qui croit pouvoir observer de très bonne heure, même à partir de la période préclassique, la formation du type roman (à dominance SVO). D'intéressants travaux de L. Renzi - plus prudents et plus nuancés que l'article de Adams - sont également consacrés à ce problème (notons d'ailleurs que la problématique semble remonter à un article de Venneman qui a des ambitions théoriques générales, mais s'appuie surtout sur l'exemple de l'évolution romane). Ajoutons que l'éminent linguiste de Tübingen, E. Coseriu traite le problème du changement typologique sur une autre base, en prenant comme point de départ la typologie humboldtienne. Certes, nous ne sommes sur ce point qu'au début de la discussion, car il est certain qu'entre latin et roman il y a une différence typologique profonde - quel que soit le paramètre sur lequel cette typologie se fonde - et l'interprétation de cette différence, la question de savoir si la cohérence typologique peut être considérée comme un facteur de changement, occupera encore longtemps la recherche.

Dans quelques travaux fort intéressants, l'approche d'inspiration générative a également été appliquée aux problèmes du latin tardif et du préroman; on évoquera

à ce titre, entre autres, les noms du linguiste américain D.Wanner (v. la section V.4 de la bibliographie), et d'un grammairien de Budapest, G. Salvi.

4. Il existe un courant thématique, initié il y a une trentaine d'années par une série d'ouvrages comme celui de Beckmann sur l'ablatif instrumental et les constructions que le remplacent, celui d'Herman sur le système des conjonctions de subordination, celui de Kiss sur la structure syllabique: il s'agit de recherches qui mettent en pratique les vues selon lesquelles l'histoire tardive du latin et l'émergence des langues romanes ne constituent que deux aspects du même processus et poursuivent par conséquent la marche de l'évolution d'un élément donné de la structure phonétique ou grammaticale, éventuellement du vocabulaire, en cherchant dans la tradition latine elle-même la préfiguration et l'explication des futurs faits romans. C'était plus ou moins une nouveauté à l'époque, excepté peut-être pour la structure phonologique dont l'histoire, du latin aux langues romanes, a été mise à contribution dans cet esprit dès la fin des années 40.⁸ Remarquons simplement que cette série a été continuée dans les dernières décennies également. S.Fleischman a consacré un livre savant et intelligent à la "futurité" sur la base surtout de la préhistoire et de l'histoire du futur roman; tout récemment, M.Selig a publié un livre riche et important sur la formation de l'article.

5. Je m'arrête finalement à un groupe de travaux dont les origines remontent à une vingtaine d'années mais dont le nombre augmente dans ces dernières décennies. Il s'agit de l'application, aux problèmes du latin tardif, et en particulier à la transition entre latin et roman, des vues et des méthodes de la sociolinguistique. Les représentants les plus marquants de cette tendance sont partis de la considération selon laquelle les transformations linguistiques sont liées aux situations communicatives qui caractérisent une société, et que l'apparition d'une langue nouvelle est aussi - et peut-être surtout - liée à la conscience que peuvent avoir les sujets parlants des modifications de cette situation, de leurs expériences dans la compréhension ou de la non-compréhension des messages écrits et parlés. Ainsi sont nées les recherches fort importantes de M.Banniard sur les relations entre parole écrite, textes lus et public, recherches couronnées récemment par sa grande monographie intitulée *Viva Voce*. Également importants les travaux richement documentés de M.van Uytfanghe sur les rapports entre public et oeuvres écrites, notamment à époque mérovingienne, et sur la conscience qu'avaient les contemporains de la dualité latin-roman, selon les époques et les régions. J'ai moi-même consacré quelques articles aux relations entre langue écrite et langue parlée et j'ai pu arriver à une conclusion, notamment, d'après laquelle la langue latine était considérée, par les sujets parlants, comme la langue naturelle et commune des habitants dans les anciennes provinces romanisées, et cela jusqu'au VIIe siècle au moins, malgré une distance croissante entre la grammaire régissant les textes écrits et celle qui était à la base de l'usage parlé.

⁸ Nous pensons évidemment au livre bien connu de A.G.Haudricourt et A.G.Juillard.

L'ouvrage, cependant, qui a suscité les discussions les plus vives est celui de R. Wright (*Late Latin and Early Romance*). Le livre a attiré des critiques très dures, surtout par ses formulations tranchantes et son manque de respect pour certains des prédécesseurs, il part pourtant d'une position qui semble essentiellement juste: jusque vers la fin du premier millénaire, latin et roman semblent avoir été, dans la réalité comme dans la conscience des sujets parlants, les aspects différents d'un seul univers linguistique - le latin en tant que moyen de communication distinct de la langue parlée des populations romanisées est un produit, pour ainsi dire, du réarrangement entre écrit et parlé, opéré par la réforme orthographique et grammaticale à époque carolingienne.

Ajoutons d'ailleurs qu'il existe des ouvrages relevant d'une sociologie bien plus classique. Nous avons évoqué plus haut (ch. V, 1) l'ouvrage de Mosci Sassi sur le *sermo castrensis*; évoquons aussi le livre précieux de De Meo sur les variantes du latin propres aux professions techniques. C'est à un romaniste italien, A Varvaro que nous devons l'interprétation la plus nettement "macrosociologique" de la décomposition du latin en différentes langues nouvelles.

*

Il est temps de conclure cette revue, déjà longue et pourtant inévitablement schématique et incomplète. Elle permet pourtant, nous l'espérons, d'entrevoir et de comprendre la période de réjouissante et positive effervescence que connaissent, dans les dernières deux à trois décennies, les recherches qui ont pour objet le latin tardif et vulgaire, comme aussi celles orientées plus nettement sur la transition entre latin et langues romanes. Nous ne nous trompons peut-être pas en supposant que ce regain d'intérêt et d'activité est dû aux particularités propres de ce champ de recherches: linguistes et philologues ont compris l'importance exceptionnelle, du point de vue des questions générales et théoriques de la linguistique historique, du processus unique (parce que "directement", historiquement observable) et grandiose qu'a été la graduelle transformation du latin en une série de langues autonomes, différentes de leur source et différentes entre elles.

BIBLIOGRAPHIE

I.

- K.von Ettmayer: Vulgärlatein. In: W.Streitberg: Geschichte der indogermanischen Sprachwissenschaft seit ihrer Begründung durch Fr.Bopp. II. Die Erforschung der indogermanischen Sprachen. I, 231-180. Strassburg 1916.
- H,Schmeck: Aufgaben unde Methode der modernen Vulgärlateinischen Forschung. Heidelberg 1955.
- J.Sofer: Zur Problematik des Vulgärlateins. Ergebnisse und Anregungen. Wien 1963.
- A.Tovar: A Research Report on Vulgar Latin and its Local Variations. Kratylos 9 (1964) 113-134.
- B. (Bengt) Löfstedt: Rückschau und Ausblick auf die Vulgärlateinische Forschung. Quellen und Methoden. In: Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt (ANRW)II, 29, 1, pp.453-479. Berling - New York 1983.
- V.Väänänen: Le problème de la diversification du latin. In: ANRW II, 19, 1, pp.480-506. Berlin - New York 1983.

II.

- M.Bonnet: Le latin de Grégoire de Tours. Paris 1890.
- A.Carnoy: Le latin d'Espagne d'après les inscriptions. 2e éd. Bruxelles 1906.
- B. Löfstedt: Studien über die Sprache der Langobardischen Gesetze. Uppsala 1959.
- E. (Einar) Löfstedt: Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae. Uppsala 1911.
- E.Löfstedt.: Late Latin. Oslo 1966.
- J.Pirson: La langue des inscriptions latines de la Gaule. Bruxelles 1901.

H.Rönsch: Itala und Vulgata. 2e éd. Marburg 1875.

V.Väänänen: Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes. 3e éd. Berlin 1966.

III.

B.Fischer (éd.): Vetus Latina. Die Reste des altlateinischen Bibel. Erzabtei Beuron. Freiburg 1949 -

A. Jülicher - W. Matzkow - K.Aland: Itala. Das Neue Testament in altlateinischer Überlieferung. IV. Johannes-Evangelium. Berlin 1963. (Volumes précédents: Matthäus-Evangelium 1938, Markus-Evangelium 1940, Lucas-Evangelium 1976, 2e éd.).

*

Corpus Inscriptionum Latinarum, vol. VI (Inscriptiones urbis Romae latinae), Pars VII: Indices vocabulorum I-VII, 1974-1987.

Corporis Inscriptionum Latinarum Supplemanta Italica, Nova series, 1-6, Roma 1981-1990.

The Roman Inscriptions of Britain, I. Inscriptions on Stone. Ed. R.G.Collingwood - R. Wright. Oxford 1965.

Inscriptions de la Mésie Supérieure. Volumes publiés: I. (Belgrade-Paris 1976), IV. Belgrade 1979, V. Belgrade 1982.

Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris antiquae. Ser. I et II, Bucarest 1977-1983.

Die römischen Inschriften von Tarraco, éd. G.Alfoldy. I-II. Berlin 1975.

Inscriptions romaines de Catalogne, éd. G.Fabre et al. I-II, Paris 1984-1987.

Römische Inschriften in der Schweiz, éd. G.Walser. I-III, Berne 1978-1980.

Die römischen Inschriften Ungarns, éd. L.Barkóczy et al. I-IV, 1972-1984.

*

A.K. Bowman - J.D. Thomas (eds.): Vindolanda. The Latin Writing-Tablets.
Britannia Monographs 4. London 1983.

J.G. Wolf - J.A. Crook: Rechtsurkunden in Vulgärlatein aus den Jahren 37-39 nach
Chr. Heidelberg 1989.

IV.

Die Sprachen im Römischen Reich der Kaiserzeit. Bonner Jahrbücher, Beiheft
80. Köln - Bmn, 1980.

Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt. II. Kaiserzeit. Band 29/1 et 19/2.
Berlin - New York 1983.

Latin vulgaire, latin tardif. Actes d Ier Colloque international sur le latin vulgaire et
tardif (Pécs, 2-5 septembre 1985). Edité par J.Herman. Tübingen 1987.

Latin vulgaire, latin tardif II. Actes du IIe Colloque international sur le latin vulgaire
et tardif (Bologne, 29 août - 2 septembre 1988). Edité par G.Calboli.
Tübingen 1990.

Latin vulgaire, latin tardif III. Actes du IIIe Colloque international sur le latin
vulgaire et tardif (Innsbruck, 2-5 septembre 1991). Edité par M.Iliescu
et W.Marxgut. Tübingen 1992

Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages. E. by Roger Wright.
London - New York 1992.

W.Dahmen - G.Holtus - J.Kramer - M.Metzeltin: Latein und Romanisch. Romanis-
tisches Kollokvium I. Tübingen 1987.

Actes du XXe Congrès de Linguistique et Philologie Romanes. Tome II, Section
III (pp.645-698): La fragmentation linguistique de la Romania. Zürich 1993.

V.

1. *Études monographiques sur la langue d'un auteur ou d'un groupe de textes*

J.N.Adams: *The Vulgar Latin of the Letters of Claudius Terentianus*. Manchester 1977.

R.Coleman: *Vulgar Latin and the Diversity of Christian Latin*. In: *Latin tardif - Latin vulgaire* (éd.J.Herman), Tübingen 1987, pp.37-52.

M.G.Mosci-Sassi: *Il 'sermo castrensis'*. Bologna 1983.

V.Väänänen: *Le journal-épître d'Égérie (Itinerarium Egeriae)*. Helsinki 1987.

2. *Études sur la différenciation territoriale du latin*

T.Ferro: *Latino e lingue balcaniche nelle foramziona del romeno*. Catania 1982.

P.A.Gaeng: *An Inquiry into Local Variation in Vulgar Latin as Reflected in the Vocalism of Christian Inscriptions*. Chapel Hill 1968.

P.A.Gaeng: *A Study of Nominal Inflection in Latin Inscriptions: a Morphosyntactic Analysis*. Chapel Hill 1977.

I.Fischer: *Latina dunareană. Introducere în istoria limbii române*. Bucarest 1985.

P.A. Gaeng: *Collapse and Reorganization of the Latin Nominal Flecion as Reflected in Epigraphic Sources*. Potomac 1984.

J.Herman: *Du latin aux langues romanes - études de linguistique historique*. Tübingen 1990 (contient une série d'articles divers consacrés au problème de la différenciation territoriale).

H.Mihăescu. *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*. Bucarest-Paris 1978.

S.W.Omeltchenko: *A Quantitative and Comparative Study of the Vocalism of the Latin Inscriptions of North-Africa, Britain, Dalmatia and the Balkans*. Chapel Hill 1977.

A.P.Orbán: Recherches sur les différences locales dans la langue des inscriptions latines de l'Antiquité chrétienne. In: *Mélanges Christine Mohrmann*, nouveau recueil. Utrecht - Anvers 1973, pp.108-199.

3. *Latin vulgaire et linguistique générale*

J.N.Adams: A typological approach to Latin word order. *Indogermanische Forschungen* 81 (1976) 27-59.

G.Calboli: The development of Latin (Cases and Infinitive). In: H.Pinkster (ed.) *Latin Linguistics and Linguistic Theory*. Amsterdam - Philadelphia 1983, pp.41-57.

G.Calboli: Die Entwicklung der klassischen Sprachen und die Beziehung zwischen Satzbau, Wortstellung und Artikel. *Indogermanische Forschungen* 83 (1978), 197-261.

E.Coseriu: Le latin vulgaire et le type linguistique roman In: *Latin vulgaire - latin tardif* (éd.J.Herman), Tübingen 1987, pp.53-64.

J.Herman: Accusativus cum infinitivo et subordonnée à *quod, quia* en latin tardif - nouvelles remarques sur un vieux problème. In: *Subordination and other Topics in Latin* (ed-G.Calboli). Amsterdam - Philadelphia 1989, pp.134-152.

E.Itkonen: The Significance of Merovingian Latin to Linguistic Theory. In: *Four Linguistic Studies on Classical Languages*. Helsinki 1978.

H.Pinkster: Evidence for SVO in Latin? In: *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages* (ed.R.Wright). London and New York 1991, pp.69-82.

L.Renzi: La tipologia dell'ordine delle parole e le lingue romanze. *Linguistica* 24 (1984), 27-59.

Th.Vennemann: An Explanation of Drift. In: *Word Order and Word Order Change*. Austin 1975, pp.269-305.

4. *Études historiques latino-romanes sur la structure grammaticale*

S.Fleischman: *The Future in Thought and Language*. Diachronic Evidence from Romance. Cambridge 1982.

M.Selig: Die Entwicklung der Nominaldeterminanten im Spätlatein. Tübingen 1992.

D.Wanner: The Development of Romance Clitic Pronouns. From Latin to Old Romance. Berlin 1987.

6. *Travaux d'inspiration sociolinguistique et psycholinguistique*

M.Banniard: Le lecteur en Espagne wisigothique d'après Isidore de Séville. de ses fonctions à l'état de langue. Revue des Études Augustiniennes 21 (1975) 112-144.

M. Banniard: VIVA VOCE. Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident latin. Paris 1992.

J.Herman: La situation linguistique en Italie au VIe siècle. Revue de Linguistique Romane 52 (1988) 285-302.

J.Herman: Spoken and Written Latin in the Last Centuries of the Roman Empire. A Contribution to the Linguistic History of the Western Provinces. In: Latin and the Romance Languages...(ed.R.Wright). London - New York 1991, pp.29-43.

M.Van Uytfganghe: Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français. Romanica Gandensia 16 (1976) 5-89.

M.Van Uytfganghe: Histoire du latin, protohistoire des langues romanes et histoire de la communication. Francia - Forschungen zur westeuropäischen Geschichte 11 (1984) 579-613.

A.Varvaro: Latin and Romance: fragmentation or restructuring? In: Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages (ed.R.Wright). London - New York 1991.

R.Wright: Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France. Liverpool 1982.